



OSWALD SPENGLER

L'HOMME ET LA TECHNIQUE
CONTRIBUTION À UNE PHILOSOPHIE DE LA VIE

Préface de Michel Onfray
Présentation de Gilbert Merlio
Traduction de Christophe Lucchese



Titre original :
DER MENSCH UND DIE TECHNIK

PRÉFACE

L'ŒIL AGIT ET LA MAIN PENSE

Spengler fait partie des inconnus célèbres. Peu le citent, et parmi ceux qui le citent, encore moins l'ont lu. Il est un repoussoir dans un temps de conformisme idéologique car il a parlé de Décadence alors que, pour les ravis de la crèche nihiliste, il est convenu que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, qu'il n'y a pas de négatif définitif mais une négativité dialectique appelée à générer une nouvelle positivité, que les civilisations distinctes sont des fictions dans un monde universel où tout vaut tout, qu'il ne saurait donc y avoir vie ou mort des civilisations mais perpétuelles transformations dont il faudrait vanter les périodes négatrices et autres croyances du catéchisme contemporain.

« Décadentiste » est même devenu une insulte chez ceux qui usent et abusent d'autres concepts qui, devenus insultes, interdisent de penser – ainsi islamophile, souverainiste, nationaliste. Or le cancérologue qui annonce et décrit le cancer n'est pas un cancéreux mais un spécialiste de ce qu'il décrit ; il en va de même avec celui qui analyse les formes d'une civilisation et repère les moments

dans lesquels elle naît, croît, décroît, puis chute et meurt. Penser la décadence ne fait pas du penseur un décadentiste, encore moins un décadent, ce serait confondre le penseur et son objet.

En 1931, Spengler pense la technique en nietzschéen, autrement dit avec les concepts de Nietzsche : la force, la bête de proie, la prédation, les faits, la vie, les forts, les faibles, le commandement, le chef, le sang. Pareil patronage, même s'il est indépendant du national-socialisme qui, à cette date, est une opinion partisane et non une pensée, encore moins une philosophie, place Spengler sous le coup de la loi non-écrite du précurseur nazi. Ce qui, bien sûr, est totalement faux.

Peu importe qu'on sache aujourd'hui que la pensée de Nietzsche ait été radicalement antinazie par son philo-sémitisme, sa haine des antisémites, son mépris de l'État, et, plus rédhibitoire, son fatalisme ontologique qui empêche qu'on puisse vouloir autre chose que ce qui advient – comment dès lors vouloir inverser le cours des choses comme le voulaient les nazis ? Penser dans la foulée de Nietzsche suffit, et suffit encore pour certains aveugles, à ranger l'œuvre dans le camp maudit des penseurs pré-nazis.

Spengler ajoute à son forfait en critiquant vivement le marxisme, le léninisme, l'idéologie du progrès, le matérialisme mécaniste, le tropisme utilitariste, autrement dit, la religion séculaire postchrétienne dominante sur le terrain intellectuel. Que le communisme ait généré la mort de cent millions de personnes au XX^e siècle compte pour rien aujourd'hui où un ancien communiste ou un être au passif trotskyste ne se trouve jamais flétri pour son passé collaborateur à une idéologie de crimes de masse quand celui d'un ancien étudiant d'Occident dans les années 70 reste imprescriptible. Or ce furent deux illusions, deux bêtises, deux façons de se tromper, deux impasses. Mais nous vivons sous le régime des bons morts quand ils sont tués au nom de la gauche et des mauvais quand ils le sont au nom de la droite. J'ai pour ma part un égal mépris pour ceux qui pensent qu'on peut tuer pour des idées et une semblable considération pour ceux qui sont morts.

Spengler vient de loin, donc. Mais il n'est pas lu comme d'autres le sont par la gauche. Songeons à Carl Schmidt qui, lui, fut un franc soutien du régime nazi, au contraire de Spengler qui ne l'a jamais été, et que peuvent citer Agamben ou Badiou, Cacciari ou Negri sans jamais encourir les foudres des bien-pensants puisqu'ils sont illuminés par l'auréole gauchiste.

L'auteur du Déclin de l'Occident, il faut le préciser pour désinfecter sa réputation facilement salie, n'a jamais été nazi. Il a même manifesté publiquement son opposition dès 1933 dans Années décisives, en refusant la même année un poste qui lui était proposé par le pouvoir à l'université de Leipzig, en refusant d'écrire un texte que lui demandait Goebbels pour inviter à voter pour les nazis aux élections, en composant un éloge funèbre de l'une des victimes de la Nuit des Longs Couteaux en 1934, en quittant ses fonctions d'administrateur du fond Nietzsche pour protester contre l'usage nazi qui était fait du philosophe. Il meurt dans la nuit du 7 au 8 mai 1936. Il était si peu nazi que le bruit a couru qu'il avait été empoisonné par eux.

Lire L'Homme et la technique c'est accéder à une lecture vitaliste, donc non matérialiste, de ce qui est. Or, dans le lignage marxiste qui fait intellectuellement la loi depuis plus d'un siècle, le matérialisme qui a droit de cité est mécaniste, il réduit la vie et le vivant à la somme des atomes qui composent le réel.

Or, un matérialisme vitaliste est possible qui ne nie pas les atomes mais croit que ce qui les lie est plus important que leurs entités séparées. Spengler est le penseur de cette liaison immatérielle et énergétique, pas seulement corporelle, mais aussi dynamique. Il est moins l'homme de la mécanique de l'atome que celui des mystères de la cellule. D'aucuns parleraient aujourd'hui d'une pensée quantique.

L'Homme et la technique

AVANT-PROPOS

Je présente dans les pages qui suivent un petit nombre de réflexions tirées d'un plus grand ouvrage auquel je travaille depuis des années. Mon intention était d'essayer, sur les conditions historiques, sur l'histoire de l'homme depuis ses origines, la façon de voir que j'avais appliquée dans Le Déclin de l'Occident exclusivement au groupe des grandes cultures. Dans ce dernier ouvrage, je me suis aperçu que la plupart des lecteurs n'étaient pas en mesure d'acquérir une vue d'ensemble sur toute la masse de réflexions et que, pour cette raison, ils se perdaient dans les domaines particuliers qui leur étaient plus familiers, comprenant le reste de travers, si seulement ils y comprenaient quelque chose, pour finir par développer une fausse idée tant de ce que j'ai dit que de ce dont il était question. Je demeure persuadé qu'il n'est possible de comprendre le destin de l'homme qu'en prenant en considération simultanément et comparativement tous les domaines de son activité, sans commettre l'erreur consistant à se convaincre d'avoir tout révélé en n'éclairant que la face politique, religieuse ou artistique de son existence. Je me risque néanmoins à poser ici un petit nombre de questions qui, étant liées entre elles, se prêtent on ne peut mieux à donner une brève impression du grand mystère qu'est le destin de l'homme.

DE LA TECHNIQUE COMME TACTIQUE DE LA VIE

1

Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'émerge le problème de la technique et de son rapport à la culture et à l'histoire. Le XVIIIe, avec le scepticisme fondamental, le doute – synonyme de désespoir – qui le caractérise, s'était posé la question du sens et de la valeur de la *culture*, une question qui débouchait sur d'autres toujours plus dissolvantes, créant ainsi le soubassement pour la possibilité, au XXe siècle (soit à notre époque), d'envisager l'histoire universelle comme un problème à part entière.

Autrefois, à l'époque de Robison et de Rousseau, des parcs à l'anglaise et de la poésie pastorale, le « premier » homme lui-même passait pour une sorte d'agneau, paisible et vertueux, que la culture venait ensuite dénaturer. La chose technique était tout à fait passée sous silence et en tout état de cause – face aux réflexions morales – jugée indigne de considération.

Mais la technique machinique de l'Europe de l'Ouest, avec ses villes usines, ses voies ferrées et ses bateaux à vapeur, pour avoir atteint depuis Napoléon des proportions gigantesques, a finalement obligé à poser sérieusement le problème. Que signifie la technique ? Quel sens a-t-elle dans l'histoire ?

Quelle est sa valeur dans la vie des hommes ? Quel rang moral ou métaphysique ? Nombreuses sont les réponses à y avoir été apportées, mais toutes au fond se résument à deux.

D'un côté, ce furent les idéalistes et les idéologues, les rejets du classicisme humaniste à l'époque de Goethe qui méprisaient au dernier degré les choses techniques et les questions économiques comme étant au dehors et *au-dessous* de la culture. Goethe, avec son sens aigu pour tout ce qui est réel, avait essayé dans son second Faust de pénétrer les profondeurs abyssales de ce nouveau monde factuel. Mais dès Wilhelm von Humboldt se fait jour la vision de l'histoire philologique, étrangère à la réalité, selon laquelle le rang d'une période historique se mesure en définitive à la masse des images et des livres qu'elle a produite. Un monarque ne pouvait dès lors avoir de réputation qu'en s'illustrant comme mécène. Ses autres facettes n'étaient pas prises en compte. Pour la vraie culture qui se tenait dans les auditoriums, les salons d'érudits et les ateliers, l'État était un incessant fauteur de désordre ; la guerre, une improbable barbarie des temps anciens, et l'économie, quelque chose de prosaïque et d'idiot, sur laquelle on fermait les yeux bien qu'il en soit tous les jours question. Désigner un grand commerçant ou un grand ingénieur à côté de poètes ou de penseurs frôlait le crime de lèse-majesté à l'endroit de la « vraie » culture. Il n'est que de jeter un œil aux *Considérations sur l'histoire universelle* de Jakob Burckhardt. Or tel était le point de vue de la plupart des philosophes de chaire et même de nombreux historiens, jusqu'aux littérateurs et esthètes de nos grandes villes, lesquels tiennent l'achèvement d'un roman en plus haute estime que la construction d'un moteur d'avion.

On trouvait de l'autre côté le matérialisme d'origine essentiellement anglaise, la grande mode des gens à demi cultivés de la seconde moitié du siècle dernier, des feuilletons libéraux et des rassemblements populaires radicaux, des marxistes et des écrivains socialistes qui s'imaginaient être des penseurs et des poètes.

S'il manquait à ceux-là un sens de la réalité, c'est la

profondeur qui faisait défaut à un degré inouï à ceux-ci. Leur idéal n'était rien d'autre que l'*utilité*. Appartenait à la culture – était culture, ce qui était utile à l'« humanité ». Le reste était luxe, superstition ou barbarie.

Mais était utile ce qui servait le « bonheur du plus grand nombre ». Et le bonheur résidait dans l'oisiveté. Tel est en dernière analyse l'enseignement de Bentham, Mill et Spencer. Le but de l'humanité consistait à soulager l'individu d'autant de travail que possible en le reportant sur la machine. Affranchissement de la « misère de l'esclavage salarial » et égalité dans le divertissement, le plaisir et la « jouissance artistique » : on voit pointer le « *panem et circenses* » des grandes villes avancées. Les philistins du progrès s'enthousiasmaient pour chaque bouton qui activait un dispositif censé économiser du travail à l'homme. La véritable religion des premiers temps céda la place à l'engouement pour les « conquêtes de l'humanité », par quoi il était uniquement question du progrès de la technique visant à divertir et dispenser du travail. D'âme, il n'en était nullement question.

Ce n'est pas du goût des grands inventeurs eux-mêmes – à de rares exceptions près –, pas plus que des connaisseurs des problèmes techniques, mais de leurs *spectateurs* qui, incapables d'inventer ni même de comprendre eux-mêmes quoi que ce soit, y flairent néanmoins quelque chose de bon pour eux. Et c'est avec ce manque d'imagination propre au matérialisme de toute civilisation que s'esquissent une image de l'avenir (la béatitude ici-bas), un but et un état stationnaire dans le droit fil des tendances techniques aux alentours des années quatre-vingt – contredisant curieusement le *concept* de progrès qui exclut l'« état » : des livres tels que *L'Ancienne et la nouvelle foi* de Strauss, *Cent ans après ou l'an 2000* de Bellamy ou *La Femme et le socialisme* de Bebel. Plus de guerre, plus de distinction de races, de peuples, d'États, de religions, plus de criminels ou d'aventuriers, plus de conflits de suprématie ou de discrimination, plus de haine ni de rancune, rien qu'une félicité éternelle pour les siècles des siècles. Pareilles bêtises – tandis que nous vivons les phases terminales de cet optimisme

trivial – rappellent aujourd’hui encore avec quelque horreur le terrible ennui – le *taedium vitae* de la Rome impériale – qui envahit l’âme à la simple lecture de ces idylles et conduirait en fait, même s’il ne se réalisait que partiellement, à des meurtres et des suicides de masse.

Ces deux visions sont aujourd’hui dépassées. Le XXe siècle est enfin arrivé à maturité pour pénétrer le sens ultime des *faits*, dont l’ensemble nous livre l’histoire universelle *réelle*. Il n’est plus question d’interpréter les choses et les événements en fonction du goût particulier d’individus ou de masses entières conformément à une tendance rationaliste ou pour répondre à des vœux ou des espoirs particuliers. En lieu et place du « ce doit être ainsi » ou « ce devrait être ainsi » vient l’impitoyable : il en est ainsi et n’en sera pas autrement. Un scepticisme fier se défait des sentimentalités du siècle dernier. Nous avons appris que l’histoire n’a que faire de nos attentes.

Le tact physiognomique, comme je l’ai désigné¹, seul à même de pénétrer le sens de tout devenir, le regard de Goethe, le regard de ceux qui connaissent de façon innée les hommes, la vie, l’histoire au fil des temps, en révèlent dans le détail sa signification profonde.

2

Pour comprendre l’essence de ce qu’est la technique, on ne peut pas partir de la technique machinique, encore moins de cette pensée séduisante qui voudrait que la technique ait pour finalité la fabrication de machines et d’outils.

En réalité, la technique est immémoriale. Elle n’est pas non plus, d’un point de vue historique, quelque chose de particulier, mais plutôt d’extrêmement commun. Bien avant les hommes, elle remonte à la vie animale, à la vie de *tous* les animaux. À la différence de la plante, le type de vie animale a en propre la liberté de mouvement dans l’espace, la volonté et l’indépendance relatives face au reste de la nature

¹ *Le Déclin de l’Occident*, 1er partie, chap. II.

et, concurremment, la nécessité de s'affirmer contre elle, de donner à sa propre existence une sorte de sens, de contenu et de supériorité. On ne peut saisir la signification du technique qu'en partant de l'*âme*.

Car la vie des animaux² se mouvant librement n'est que combat, et la *tactique* de la vie, sa supériorité ou infériorité face à l'« autre », que ce soit la nature animée ou inanimée, décide de l'*histoire* de cette vie, décide si son destin est de subir l'histoire des autres ou bien de faire subir la sienne aux autres. *La technique est la tactique de tout le règne vivant*. Elle est la forme intérieure du *processus* à l'œuvre dans ce combat qu'est la vie même.

Voilà une autre erreur qu'il s'agit ici d'éviter : chercher à comprendre la technique à partir de l'*outil*. Il n'est pas tant question de fabrication d'objets que de *l'utilisation qu'on en fait* ; non pas tant d'arme que de *combat*. Ainsi – comme du reste partout ailleurs – dans la guerre moderne, où la tactique – c'est-à-dire la technique de la *conduite* de la guerre – est essentielle, tandis que les techniques de conception, de fabrication et de maniement des armes ne valent que comme éléments du processus d'ensemble. Il existe d'innombrables techniques sans le moindre outil : la technique d'un lion se jouant d'une gazelle et la technique diplomatique. La technique administrative comme le maintien-en-forme de l'État pour les combats de l'histoire politique. Il existe des processus chimiques et gazo-techniques. À chaque confrontation avec un problème sa réponse technique. Il existe une technique du maniement du pinceau, de l'équitation, du pilotage d'un dirigeable. Il est *non pas* question de choses, mais toujours d'*activité ayant un but*. Or, c'est là un point qui est souvent négligé en recherche préhistorique, laquelle se penche trop sur les objets exposés dans les musées et trop peu sur les innombrables processus qui, pour réels qu'ils aient pu être, n'ont laissé aucune trace.

Chaque machine n'est *employée* que pour un seul processus

² *Ibid.*, 2e partie, début chap. I.

et est née de l'*idée de ce processus*. Tous les moyens de transport se sont développés à partir de l'*idée* de rouler, de ramer, de faire voile, et non pas, par exemple, de la représentation de la voiture ou du bateau. La méthode elle-même est une arme. Et voilà pourquoi la technique ne fait pas « partie » de l'économie, aussi peu que l'économie, considérée indépendamment de la guerre et de la politique, est une « partie » autonome de la vie. Toutes sont des *facettes* de la vie *une, active, combattante, investie par l'âme*. Mais un fil court néanmoins de la première guerre des premiers animaux aux procédés des inventeurs et des ingénieurs modernes ; et de même de la première arme – la ruse – à la construction de la machine avec laquelle la guerre d'aujourd'hui est menée contre la nature, avec laquelle on se joue de la nature.

C'est ce que l'on appelle le progrès. Tel était le grand mot du siècle dernier. On se représentait l'histoire comme une avenue qui se déroulait et sur laquelle « l'humanité » était inéluctablement et vaillamment engagée – ou plutôt à la vérité les seuls peuples blancs, et parmi eux les seules grandes villes, et en leur sein les seules « personnes cultivées ».

Mais pour aller où ? Pour combien de temps ? *Et ensuite quoi ?*

Elle était quelque peu ridicule, cette marche vers l'infini, vers un but auquel l'on ne pensait pas sérieusement, un but qu'il était difficile de se représenter, que l'on n'*osait* pas se représenter, car un but est une *fin*. Personne ne fait quelque chose sans penser au moment où il l'aura réalisée. On ne mène aucune guerre, on n'apprête aucun navire, on ne fait pas même une promenade sans penser à sa durée ni à son *aboutissement*. Tout homme vraiment créatif connaît et craint le vide qui suit l'accomplissement d'une œuvre.

L'*accomplissement* fait partie de l'évolution – chaque évolution connaît un début, tout accomplissement *est une fin* –, la jeunesse a pour corollaire la vieillesse, la naissance l'éphémère, la vie la mort. L'animal, dont la pensée est liée au présent, *ne connaît ni ne pressent* la mort comme quelque chose à venir, comme quelque chose qui le menace. Il ne

connaît que la peur de la mort à *l'instant* où il est tué. L'homme, en revanche, dont la pensée s'est affranchie des liens de l'ici et du maintenant et survole en méditant l'hier et le demain, l'« instant » passé et à venir, la connaît par avance, et son aptitude à surmonter ou non la peur de sa fin dépend de la profondeur de son être et de sa vision du monde. D'après une vieille légende hellène, que l'on dit remonter à l'Iliade, Achille fut mis par sa mère devant le choix entre une longue vie ou une courte pleine de faits et de gloire, et il choisit la dernière.

On était – et l'on *est* – trop superficiel et lâche pour supporter l'*éphémère* inhérent à toute vie. On l'enrubanne d'un optimisme rose fuchsia pour le progrès dont au fond personne n'est dupe, on le recouvre de littérature et on se réfugie derrière des idéaux pour ne rien voir. Mais l'*éphémère*, l'apparition *et* la disparition, est la *forme du réel tout entier*, des étoiles – dont la destinée nous demeure inconnue – au grouillement fugitif à la surface de cette planète. La vie de l'individu – animal, plante ou homme – est tout aussi fugace que celle des peuples et des cultures. Toute création finit par s'effondrer, toute pensée, toute invention, tout acte est condamné à l'oubli. Partout nous soupçonnons les trajectoires de grandes destinées évanouies. Où que nous regardions, les ruines d'œuvres *passées*, de cultures mortes jonchent le sol. L'*hybris* de Prométhée, parti chercher dans les cieus les puissances divines pour les livrer aux hommes, a pour corollaire la chute. Qu'a-t-on à faire de ces sottises d'« immarcescibles conquêtes de l'humanité » ?